

Fiction

Number 86, Spring 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19138ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2002). Review of [Fiction]. *Nuit blanche*, (86), 25–52.

Collectif

VIRAGES N° 11, 13 et 14
LA NOUVELLE EN REVUE
 Prise de parole, Sudbury,
 2000 et 2001 ;
 7 \$ chacun

Virages, La nouvelle en revue accueille, comme son titre l'indique, les textes de nouvelles franco-ontariens et d'auteurs de la francophonie. Plusieurs auteurs des textes publiés sont ainsi originaires du Québec, de France et d'autres pays francophones (Belgique, Tunisie, Bénin), dont certains vivent aujourd'hui en Ontario. On y retrouve autant des textes d'auteurs qui ont déjà publié que d'autres qui en sont à leur première publication.

De facture agréable et professionnelle, la revue n'est pas sans rappeler sa cousine québécoise, XYZ, tant par son format que sa présentation. Les nouvelles qui y sont publiées, espace oblige sans doute, ont sensiblement le même nombre de pages (en moyenne de trois à cinq pages) ; un numéro sur deux est consacré à une thématique (les gestes, les distances) et des commentaires d'ouvrages franco-ontariens complètent habituellement chacune des parutions. Les textes sont généralement précédés d'un court extrait d'une œuvre qui nous est donné à lire comme un commentaire sur le texte qui suit, à la fois clin d'œil littéraire et clé de lecture dans certains cas, qui vient également donner un rythme graphique interne à la succession des textes qui nous sont présentés.

Le numéro consacré aux gestes (numéro 11) s'ouvre

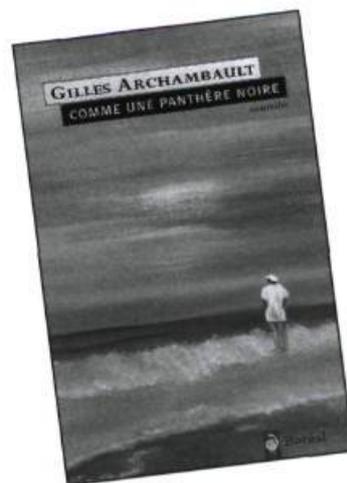
sur un extrait du livre d'Anne-Marie Alonzo, *Geste*, qui donne à l'ensemble non pas son unité, mais révèle plutôt avec quelle ouverture les responsables de la revue accueillent les textes. Ainsi en est-il du numéro 13 qui a pour thème les distances, et qui propose un texte oulipien de Chantal Robillard, fort habilement présenté par Pierre Léon. Les numéros thématiques apparaissent davantage comme des prétextes à réunir des auteurs autour d'un thème, et nous offrent en ce sens une lecture plurielle du thème retenu. On peut se procurer la revue en librairie, ou mieux s'y abonner (*Virages* est membre de la SODEP).

Jean-Paul Beaumier

Claude Boily
LE PIRATE
DE L'IMAGINAIRE
 JCL, Chicoutimi, 2001
 224 p. ; 19,95 \$

Élise est une jeune femme sans enfant, mariée à un éternel absent. Après avoir fait la rencontre d'un camionneur mystérieux du nom d'Alvarès, elle se voit plongée dans une histoire abracadabrante de pirates. Elle se retrouve alors coincée entre deux vies parallèles : sa vie de femme de l'an 2000, et celle de la belle Éloïse, qui vit au XVII^e siècle, qui a été enlevée puis faite prisonnière par le capitaine d'un navire de pirates. Simplement en fermant les yeux, Élise est transportée d'un univers à un autre, entraînant le lecteur à sa suite.

Voici donc l'histoire que raconte le roman *Le pirate de*



resserrée. Par contre, le texte manque de rigueur historique et tombe trop souvent dans le cliché rutilant. Finalement, les liens tissés entre les deux histoires sont confus, ce qui fait que nous n'arrivons jamais à comprendre la mécanique du récit.

En plus d'être écrit dans une langue et un style boiteux, le roman nous présente des personnages typés, aux relations factices. Par exemple, l'histoire d'amour de l'héroïne et de son pirate, qui se doit d'être le point central du roman, ne mène nulle part. En fait, nous n'arrivons jamais à savoir ce qu'il advient de cette idylle, ni même d'où elle est née.

Le pirate de l'imaginaire est un roman décevant, un conte de fées banal. En voulant faire s'entremêler un récit au présent et une fresque passée, Claude Boily n'a réussi à nous faire croire ni à l'un, ni à l'autre.

Natalie Thibault

Gilles Archambault
COMME UNE
PANTHÈRE NOIRE
 Boréal, Montréal, 2001,
 161 p. ; 17,95 \$

Les dix-sept nouvelles du nouveau recueil de Gilles Archambault font entendre une petite musique familière. Celle de l'amertume ressentie quand on s'aperçoit que notre vie, ce qu'on en a fait et ce qui nous en reste, est tissée de rêves perdus, d'illusions, de bonheurs éphémères qu'on a laissé s'enfuir.

Au hasard de rencontres, de coïncidences, d'événements anodins, certains des personnages de Gilles Archambault remontent le cours d'un passé qui suscite mélancolie, fureur ou dégoût. Marie-Ève retrouve, dans une librairie d'occasion, un livre autrefois offert par Steve,

l'imaginaire de Claude Boily. L'idée aurait pu être intéressante, mais il faut avouer qu'elle tombe rapidement à plat. Aucune des deux diégèses n'est efficace. Le récit de la vie contemporaine d'Élise est d'une minceur choquante, en plus d'être truffé de lieux communs. Quant au récit qui se déroule au XVII^e siècle, sur le bateau de pirates, son écriture y est un peu plus

l'amoureux de ses vingt ans, avec une note affectueuse et banale oubliée entre les pages (« Une petite côtelette »). Un professeur, subjugué par la fille de sa femme de ménage, voit en elle le reflet, adolescente, d'une femme aimée qu'il a laissé partir (« Laurence a treize ans »). Après des années à essayer d'enfouir le passé dans l'éloignement et le silence, Raymond et Martine se revoient aux funérailles de leur mère (« Sa petite sœur »). Et Marthe, qui vieillit seule avec son chat dans un petit appartement, croit que « la vie d'adulte, la sienne en tout cas, a été une trahison d'un bout à l'autre. Rien ne compte que l'enfance » (« Il y a bien longtemps »).

D'autres, le plus souvent des personnages masculins, essaient de continuer à refouler ce passé qui les confronte à leur lâcheté. Martin, joueur et fanfaron, n'a jamais su compter que sur sa mère pour assumer sa vie (« Le temps des tendresses maternelles »). Charles revoit une femme jadis aimée avec qui il a rompu pour éviter de se remettre en question (« Tu m'oublieras »). Luc renoue avec un fils à qui il n'a pas donné signe de vie entre sa troisième et sa vingtième année (« Tu parles trop fort »).

Les lecteurs de Gilles Archambault retrouveront dans *Comme une panthère noire* cette même petite sonate douce-amère qui traverse la vingtaine de titres composant son œuvre. D'aucuns sans doute refermeront le recueil de nouvelles avec le sentiment que l'univers romanesque de Gilles Archambault n'a

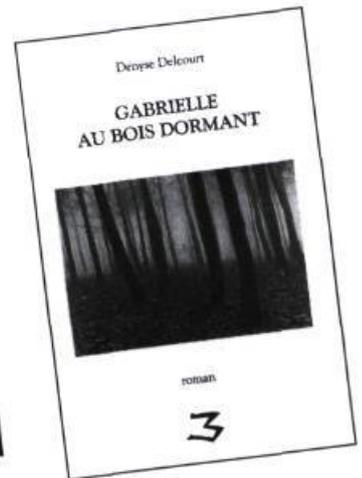
jamais été aussi marqué par la désillusion, la peur de la vieillesse et de la mort, et l'absurdité de la vie.

Linda Amyot

Eugène L'Écuyer
LA FILLE DU BRIGAND
Nota bene, 2001, Québec,
170 p. ; 8,95 \$

De la Huit, Sainte-Foy,
2001, 426 p. ; 27 \$

Dans le cadre d'une relecture et d'une réévaluation du passé littéraire, plusieurs éditeurs se lancent dans la récupération d'écrits perdus ou, à tout le moins, oubliés. Aucune surprise de constater qu'un des « meilleurs » romans québécois du XIX^e siècle (voir l'anthologie du même nom, publié par Gilles Dorion chez Fides en 1996), le premier ouvrage d'Eugène L'Écuyer, *La fille du brigand*, composé en 1844, paraisse maintenant dans une édition « commentée ». Ce qui surprend c'est que deux éditeurs aient, en même temps, l'idée de rééditer ce roman. Manifestement, ils s'adressent à deux publics cibles. On peut donc parler ici de complémentarité plutôt que de concurrence. D'une part, Nota bene en a fait une édition populaire, avec tout ce que cela comporte d'économie de moyens : un format de poche, un texte en petits caractères, une impression sur papier de moindre qualité, un prix bon marché, une présentation brève (par le professeur Michel Lord) et une bibliographie sommaire. D'autre part, les Éditions de la Huit, reconnues pour leurs publications soignées et leurs



rééditions d'ouvrages devenus introuvables, en ont fait une édition savante, destinée surtout aux collectionneurs et aux amateurs d'histoire et de littérature ancienne. Cette maison, fondée et dirigée par Rémi Ferland, a retenu le roman dans sa collection « Les anciens ». Il ne lésine pas sur les moyens : imprimé sur un papier de qualité, le roman comporte une introduction substantielle et une bibliographie exhaustive. La réédition comprend non seulement le roman de 1844, mais des œuvres choisies, parmi lesquelles on retrouve huit nouvelles (sur 22), des chroniques et autres textes en prose, ainsi que quelques poèmes du notaire L'Écuyer. L'éditeur a fait appel à un spécialiste de la vie littéraire au XIX^e siècle, Jean-Guy Hudon, pour présenter l'homme et l'œuvre. Celui-ci avait consacré jadis son mémoire de maîtrise à l'étude de cet auteur, dont aucune des œuvres n'a été éditée en volume de son vivant. Bien documentée, l'introduction de plus d'une centaine de pages constitue un livre en soi et sert de tremplin pour examiner la carrière du notaire-journaliste-conférencier et situer sa production dans le contexte du Québec de la deuxième moitié du siècle dernier. Des présentations aussi méticu-

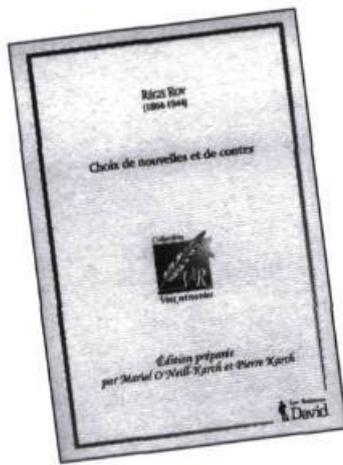
leuses, qui rendent la lecture de ces ouvrages anciens tellement plus agréables, inciteront peut-être d'autres chercheurs à réexaminer d'autres textes clés de notre patrimoine littéraire.

Kenneth Landry

Denyse Delcourt
GABRIELLE
AU BOIS DORMANT
Trois, Laval, 2001,
181 p. ; 20 \$

Ils se sont connus quand ils étaient enfants ; ils fréquentaient la même école, ils habitaient le même village, jouaient ensemble dans les bois, toujours sur la même rive du Palus, ils ne traversaient pas les ponts. Puis les grues virent combler ce bras de la rivière, on parla d'expropriations, ils se quittèrent alors adolescents. Bien des années plus tard, Thérèse les invite à venir passer une fin de semaine dans une grande villa, sans conjoints, sans enfants, dans cette région habitée de souvenirs partagés.

Le texte commence par des phrases courtes, précises, qui dessinent rapidement une image condensée des lieux, du moment des retrouvailles, du plaisir d'être tous là. Sauf Gabrielle. Son frère François essaie de le rappeler, mais personne ne semble l'entendre. Est-ce bien en



caveau humide, l'étang gelé, les mots doux de Walter ! Et Gabrielle se meurt d'amour, à 15 ans, devant une maison vide.

Monique Grégoire

Régis Roy
CHOIX DE NOUVELLES
ET DE CONTES
 David, Ottawa, 2001,
 282 p. ; 20 \$

1951 que Gabrielle est morte ? Cette question reste en suspens et rode à travers tout le livre jusqu'à ce que Jacqueline, son amie, la narratrice du roman, se décide à parler. Elle se revoit dans la brume, devant le corps inanimé de l'adolescente, au pied des escaliers menant à cette maison délabrée. Non, Gabrielle n'est pas morte d'une crise d'asthme comme l'a affirmé un médecin !

Denyse Delcourt est médiéviste; elle enseigne à l'Université de Washington, à Seattle. Est-ce sa connaissance des textes importants du Moyen-Âge qui la guide pour écrire ce roman ? Nous avons quelques titres fabuleux en tête, *La chanson de Roland* et *Le roman de la rose* par exemple, qui nous plongent au delà du réel ! L'auteure nous fait basculer, ici aussi, dans un univers qui n'existe pas, qui subitement et sans raison apparente, disparaît. Gabrielle est attirée par cette maison, par Maria mais surtout par son frère Walter qui l'appelle Mon amie, Petite Soie, Gabrielle des Esprits... Il lui donne rendez-vous dans un caveau souterrain, perdu dans les bois ; des marches glissantes y donnent accès ; ils valsent la nuit sur un étang gelé ; il lui parle des loups et lui apprend leur cri. Elle découvre l'amour puis, tout s'évanouit, le

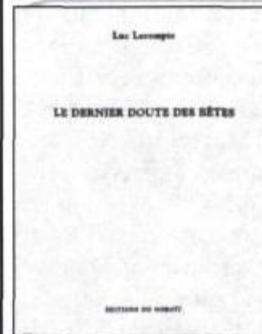
En mettant sur pied la collection « Voix retrouvées », les éditions David, d'Ottawa, ont eu l'heureuse idée de contrer « la politique des éditeurs qui reprennent sans cesse les mêmes titres » en « [révélant des] textes oubliés qui présentent un intérêt certain au plan de la littérature, de l'histoire, de la politique et de la sociologie ». On ne peut que souscrire à ce projet dont la réalisation est partagée actuellement par nombre d'éditeurs québécois : sans oublier les (luxueuses) éditions de la collection « Bibliothèque du Nouveau Monde » ou de celle du « Nénuphar ». On peut aussi mentionner ici, par exemple, plusieurs tomes de la « Bibliothèque québécoise » et, tout particulièrement, depuis une dizaine d'années déjà, ceux de la collection « Anciens » des Éditions de la Huit, à Sainte-Foy.

La deuxième « voix retrouvée » aux éditions David est aujourd'hui celle de Régis Roy (1864-1944), ci-devant fonctionnaire à Ottawa. Les professeurs Mariel O'Neill-Karch et Pierre Karch présentent ici, pour la première fois en volume séparé, 18 nouvelles et contes parmi la quarantaine que le Franco-ontarien a publiés de son vivant dans différentes revues montréalaises, notamment *Le monde illustré*. L'introduction fait état de l'œuvre variée de



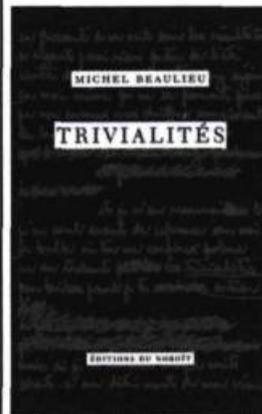
Carles Duarte i Montserrat
Le silence
 100 pages - 16,95 \$

Tu avances,
 la lumière entre les doigts.
 Les arbres t'accompagnent,
 à travers eux, tu sens le temps.
 traduit du catalan par Hélène Dorion et
 François-Michel Durazzo



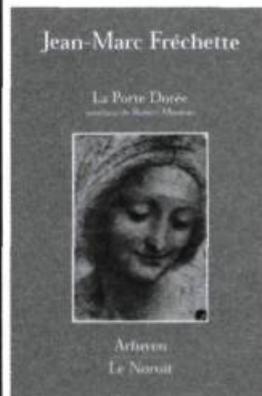
Luc Lecompte
Le dernier doute
des bêtes
 102 pages - 15,95 \$

Le silence laisse naître le vent.
 Le silence laisse au vent
 toute la place.



Michel Beaulieu
Trivialités
 144 pages - 18,95 \$

et je préfère aller à ta rencontre
 poème qui distilles tes surprises
 en les égrenant sous le tracé noir
 de la plume grise



Jean-Marc Fréchette
La porte dorée
 74 pages - 16,95 \$

Mon cœur me dit
 que Marie est une rose
 Endormie au jardin du roi David.
 La mémoire est une très douce pluie.



ÉDITIONS DU
NOROÎT
 30 ans de poésie

lenoroit.multimania.com

Régis Roy, qui a laissé de nombreux « écrits historiques » et qui « est aussi l'auteur de romans, de pièces de théâtre, de poèmes drôlatiques ». Chaque texte est précédé d'une notice où ressortent souvent les perspectives narratologiques des éditeurs : sans être tatillon, on peut certes ici questionner l'emploi récurrent qui est fait de la notion de « récit en abîme » parce qu'elle prête à confusion avec celle de « mise en abîme », fréquente en narratologie mais non opératoire dans le présent *Choix*, et aussi parce qu'elle semble redoubler la définition de « métarécit », laquelle recoupe de toute évidence ce que Muriel O'Neill-Karch et Pierre Karch appellent « récit enchassé » et « récit encadré ».

Mais ne soulevons pas de querelles et reconnaissons aux présentateurs le grand mérite d'ajouter des considérations de type formel à des propos qui touchent tour à tour ou simultanément les habituels aspects thématiques, sémantiques, historiques et linguistiques.

Jean-Guy Hudon

Margaret Atwood
LE TUEUR AVEUGLE
Robert Laffont, Paris,
2002, 587 p. ; 29,95 \$

Iris Chase-Griffen, une vieille dame née au moment de la Première Guerre mondiale à Port Ticonderoga, écrit l'histoire de sa vie en ficelant des morceaux de mémoires afin que sa petite-fille puisse recoudre la courtoisie du passé, lui servir de témoin. Un empire en péril naît dans les fibres du muscle de son

œil : la fabrique familiale de boutons, qui a connu son heure de gloire quand les tranchées engouffraient les corps avec leurs uniformes, sombre lentement durant les années 1930, alors que les luttes sociales s'intensifient et que la gauche canadienne gagne du terrain. Au loin, c'est la Guerre d'Espagne, l'édification du « socialisme » par Staline, la montée d'Hitler et de Mussolini, mais aussi, plus près, les effets du fordisme, puis, plus récemment, l'avènement de la télé et du micro-ordinateur, deux outils venant modifier radicalement l'ouverture du diaphragme de la conscience humaine. Sans doute est-ce l'expérience d'Iris qui lui permet de raconter le monde avec autant de délicatesse caustique et de raisonnable efficacité. La leçon est celle d'un relativisme de bon aloi, sans excès, profondément réaliste.

Une autre histoire vient s'imbriquer dans la trame tissée par notre octogénaire : celle de sa sœur, Laura, morte à 25 ans dans un accident de voiture. Est-ce sa fin tragique ou l'aigreur sourde tamisée d'oublis que la narratrice entretient discrètement à son égard qui entoure la disparue d'une auréole de mystère ? La réponse réside peut-être dans *Le tueur aveugle*, un roman qu'elle a laissé et dont les chapitres ponctuent la narration. Un auteur de science-fiction de pacotille raconte à son amante désabusée les aventures des habitants de la planète Zycron, située comme il se doit dans une autre dimension de l'espace. Les reflets se multiplient d'un récit à l'autre et zèbrent l'imaginaire classiquement



postmoderne (ce dernier terme faisant suranné) de l'auteur. Oui, voilà un bon gros roman bien comme il faut. Le bon nombre de pages, pas de sexe sado-maso, pas de violence oiseuse, un ton sûr, noble, parfait. Les belles lettres, le Booker Prize et pourquoi pas ?, une belle et longue série télévisée.

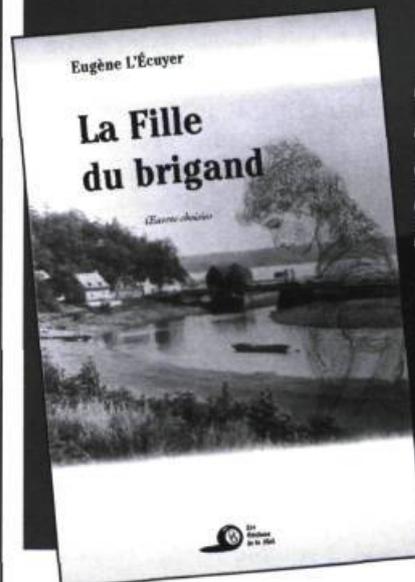
Michel Peterson

Louis Gauthier
LES AVENTURES DE
SIVIS PACEM ET
DE PARA BELLUM T. II
BQ, Montréal, 2001,
191 p. ; 8,95 \$

Les aventures de Sivis Pacem et de Para Bellum (tome I) me restent en mémoire comme l'une des plus hilarantes lectures de mes années

Eugène L'Écuyer (1822-1898)

Un écrivain prolifique à découvrir.



Œuvres choisies :
un roman,
des nouvelles,
des chroniques,
des poèmes.

Édition critique
par
Jean-Guy Hudon

554 pages
27 \$

19 autres titres disponibles aux Éditions de la Huit

Les
Éditions
de la Huit

www.carpediem.qc.ca/lahuit
Distribution Univers :
1-800-859-7474
d.univers@videotron.ca

de cégep. Je me souviens avoir goûté l'humour absurde de ce roman, son intrigue invraisemblable, son rythme haletant, ses rebondissements cocasses. Les noms loufoques des personnages, surtout, m'avaient bien fait rigoler. Depuis, j'ai souvent regretté que Louis Gauthier ne publie pas davantage. Or voilà qu'il revient à la charge, quelque trente ans plus tard, avec le second tome des *Aventures de Sivis Pacem et de Para Bellum*. C'est donc avec un grand enthousiasme mais aussi avec de grandes attentes que je me suis plongée dans cette récente publication.

L'entreprise commence bien ; les bons mots fusent alors que Louis Gauthier se rit des clichés de toutes sortes sur un ton délicieusement *baveux*. Puis les blagues se font plus rares, et on en vient à penser que l'auteur a perdu la main, que sa verve légendaire s'épuise, que le récit piétine, s'effiloche et finit par tomber à plat. À l'instar de son personnage-auteur, Louis Gauthier donne l'impression de perdre le contrôle des opérations. Pire : la lectrice réceptive que je suis a même hâte que ça finisse. Morale de cette histoire : relisez le tome I des *Aventures de Sivis Pacem et de Para Bellum*, mais ne vous attardez pas au tome II qui est un peu bâclé.

Louise Villemaire

**Philip Roth
J'AI ÉPOUSÉ
UN COMMUNISTE**
*Trad. de l'anglais
par Josée Kamoun*
Gallimard, Paris, 2001,
406 p. ; 32,50 \$

En choisissant d'évoquer les ravages du maccarthysme et la psychose engendrée par la guerre froide, Philip Roth met en lumière l'un des épisodes les plus sombres de

l'histoire contemporaine des États-Unis. Pourtant, en ces temps d'après-guerre froide, on en vient presque à oublier qu'il y a aussi eu des communistes aux États-Unis.

Plus de quarante ans après la fin de cette période tourmentée, Nathan Zukerman s'entretient avec son ancien professeur de littérature, Murray Ringold, le frère d'Ira, auquel Nathan a été très attaché durant sa jeunesse. Ira, véritable colosse, a connu le succès à la radio (c'était, alors, le temps des productions radiophoniques) après avoir mené une existence difficile, partagée entre le combat pour le Parti et les batailles de rue. Ira, devenu Iron Rinn – l'homme de fer – tombe amoureux d'une ancienne star du cinéma muet : Eve Frame. Antisémite, parce qu'incapable d'assumer sa judéité, Eve est tyrannisée par sa propre fille, née d'un premier mariage. La lutte d'Ira pour faire progresser ses idéaux tournera au désastre, comme son mariage, au moment où Eve confiera avoir épousé un communiste dans un livre au succès retentissant. La vie d'Ira en sera brisée, ainsi que celle de son frère Murray et de Nathan.

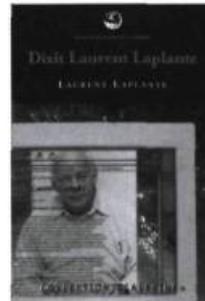
Du rêve au cauchemar, il n'y a parfois qu'un pas, semble suggérer Philippe Roth, qui se garde toutefois de donner dans le manichéisme. Grâce à un art consommé de la narration et à l'intégration de plusieurs voix conflictuelles (un communiste converti aux lois du marché, un professeur de lettres rétif à tout embrigadement idéologique, etc.), Philip Roth parvient à tenir le lecteur en haleine, en dépit de certaines longueurs. Un vibrant hommage à ceux qui ont été les premières victimes de leurs opinions politiques.

Sylvain Brehm



ÉCRITS DES HAUTES-TERRES

TOUT UN VERTIGE



DIXIT LAURENT LAPLANTE
(Chroniques et
autocritique)

LAURENT
LAPLANTE



AHMED MARZOUKI
(Un témoignage
bouleversant)

TAZMAMART
CELLULE 10



EDDY GARNIER
(Poésie)

PROLONGEMENT
DE CASSURE
DAPPIYANP BOUT
MONYON



ROBERT J. MAILHOT
(Poésie)

D'AUBE ET DE
TORPEUR

La maison de la poésie, des contes,
des légendes, des fables et
des écrits intimes

VOYEZ TOUS LES DÉTAILS DANS NOTRE SITE WEB.
www.hautes-terres.qc.ca



Pascal Delorme
AFIN QUE PERSONNE
NE PUISSE
NOUS FAIRE DE MAL
 Stanké, Montréal, 2001,
 91 p. ; 15,95 \$

Cet ouvrage s'inscrit dans la collection « l'Heure de la sortie », dirigée par Pierre Salducci et consacrée à la littérature gaie.

C'est un premier roman pour Pascal Delorme, écrit de façon poignante, parfois très cru, parfois très poétique, mais d'un constant équilibre, tout en rythme, stylé, habilement ponctué.

Le thème : une histoire d'amour entre Gabriel, artiste peintre, et Étienne, écrivain, deux jeunes hommes dans la vingtaine, beaux, fougueux, passionnément épris l'un de l'autre mais ébranlés par une terrible nouvelle : Étienne est séropositif.

Parce qu'il a peur, parce qu'il a honte, parce qu'il est totalement perdu et désespéré, Étienne choisit de retourner dans les montagnes du Bic, là d'où il vient, pour aller y finir ses jours, seul avec sa mère, sans traitement médical, sans Gabriel.

De son côté, Gabriel, abandonné à Montréal, décide pour exorciser l'absence d'écrire l'histoire de leur relation. C'est la première partie du livre, celle où on assiste à la rencontre foudroyante, aux approches séductrices, aux sorties bien arrosées et bien fumées, aux inquiétudes jalouses, aux séances de baise solide... Enfin...

Disons que j'ai préféré le genre de chronique qui constitue la seconde partie, celle

où Gabriel écrit des lettres qu'il n'enverra jamais à Étienne, celle où il crie sa douleur, son incompréhension, sa rage, son déchirement devant l'absence volontaire de son amour, devant le refus de vivre, d'aimer, devant la démission, la fuite.

Étienne finira par rompre le silence...

Je termine en disant que, dans cette plaquette d'à peine cent pages, il y a nombre de passages d'une grande beauté, d'une immense humanité, que j'aurais aimé retranscrire ici en entier, en particulier ceux où la mère silencieuse de Gabriel prend la parole pour guider son fils.

Réjeanne Larouche

Marie-Claude Gagnon
JE NE SAIS PAS VIVRE
 Vents d'Ouest, Hull, 2001,
 133 p. ; 17,95 \$

D'emblée, ce texte est dominé par la difficulté d'être, par le vertige du mal être : « Quoi faire de cette tristesse voilant tout, riant aux éclats, de tous ces morts qui tombent en moi ? » Comment, dès lors, apprendre à vivre quand tout s'étiole en soi et autour de soi ? Marine la narratrice craint ainsi de devenir une personne aigrie, abîmée, incapable de vivre. À cela s'ajoute l'inévitable critique de la société post-moderne et de l'impact de celle-ci sur nos vies. À la limite, l'existence apparaît comme quelque chose à craindre : la peur domine par cette séparation de soi d'avec le monde. La solitude semble absolue, l'aliénation totale... On nous dit : « La peur est pire que tout, toujours. La



en prose à cause de sa structuration en fragments : ce qui nuit à la continuité dramatique, à sa lecture.

Gilles Côté

Patrick Imbert
TRANSIT
 Vents d'Ouest, Hull, 2001,
 210 p., 22,95 \$

Après avoir publié une importante étude sémiotique sur les idéologies dans les messages publicitaires et les informations (*L'objectivité de la presse*) suivi d'un recueil de nouvelles remarqué (*Le réel à la porte*, Prix littéraire Outaouais 1999), l'écrivain canadien Patrick Imbert commet un roman fabuleux, une sorte de *roadmovie*. On y suit le parcours d'Alex, écrivain et voyageur, partagé entre les abords du Lac Ontario, l'Ouest américain (Albuquerque) et le Salvador, plongé en pleine crise politique. Ce voyage initiatique sera parsemé de rencontres et de découvertes inusitées, en compagnie entre autres de la délicieuse Dolorès et de la pétillante Vanessa.

Dès les premières pages, on est emporté par la richesse du style, le sens du rythme, et surtout cette rare capacité de l'auteur à se renouveler à l'intérieur même de son œuvre. La dernière partie de *Transit* demeure en ce sens éblouissante, dans la mesure où le romancier crée une nouvelle narration, fondée sur des phrases brèves, évocatrices, hachurées, à la limite de l'ellipse : « Le vent cinglant. La balafre du frimas. Course à l'auto. Moteur. Chauffage. Tout ronfla. Ça tournait. La route. Lacets. La descente. Sans freiner. L'hilarité. L'asphalte et les pneus. Ça chauffait. Dérapage très contrôlé. »

On pense ici à Gabriel García Márquez dans ses

peur de vivre à pleins tubes. Prive de vivre. » Tout est, dans ce livre, centré autour d'une quête de sens à fleur de vie quotidienne mais faisant surtout appel, malheureusement, à des lieux communs qui atténuent l'intensité de certains moments forts.

Voilà donc un roman morcelé, à l'image de la vie éclatée de Marine, un texte qui relève plutôt de la poésie

bons moments, ou à *L'insoutenable légèreté de l'être* de Milan Kundera. Je sais que les comparaisons sont injustes, mais j'oserais affirmer que si Woody Allen écrivait des romans, ceux-ci ressembleraient à ce beau livre de Patrick Imbert.

Après s'être plongé dans un livre de Patrick Imbert, on trouve ensuite qu'il manque deux choses fondamentales à la littérature ambiante, qui tout-à-coup nous semble appauvrie, incapable de véhiculer le même plaisir du texte. Il nous rappelle implicitement qu'un roman n'est pas qu'un simple récit, mais qu'il faut aussi que le lecteur puisse y savourer chaque mot, préalablement choisi et médité. *Transit* se distingue également dans la mesure où l'auteur nous offre plusieurs moments de distanciation (Alex, le personnage central, écrit dans le roman) et introduit des changements de narrateurs très originaux. Je considère que *Transit* mérite de déloger les actuels ténors de la littérature canadienne.

Yves Laberge

Jean-Jacques Pelletier
L'ARGENT DU MONDE
T. I et T. II
Alire, Québec, 2001,
623 p. et 593 p. 16,95 \$

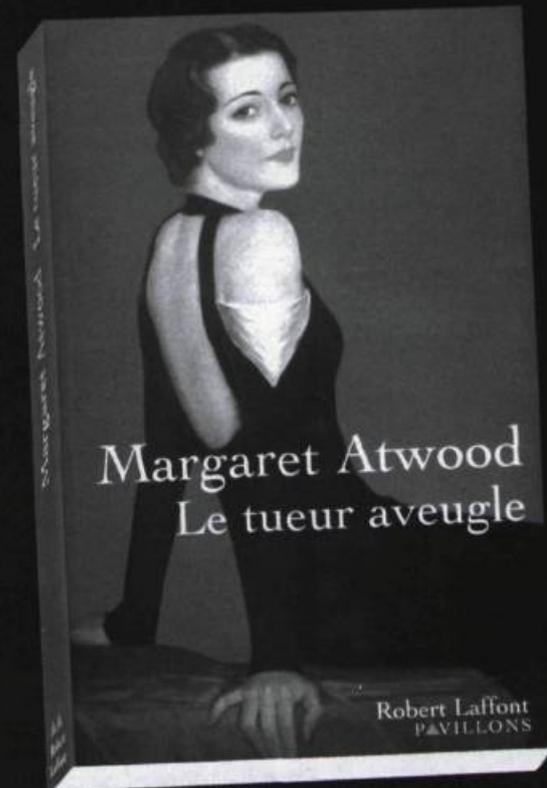
Voici la seconde partie, elle-même en deux tomes, de cette trilogie évoluant, paraît-il, vers une pentalogie intitulée « Les gestionnaires de l'Apocalypse ». Compliqué ? Vous n'avez encore rien vu ! Engagez-vous dans la lecture des histoires de Jean-Jacques Pelletier, pleines de circonvolutions et de chausse-trappes, et vous verrez qu'une histoire peut en cacher une autre, et une trilogie (en quatre volumes) peut très bien évoluer en pentalogie ! Voici un auteur qui sait trouver (et

aller chercher) son public. Malgré le fait qu'ils soient édités aux éditions Alire, la maison spécialisée en polar, science-fiction, fantastique, etc., genres peu prisés par la critique « sérieuse », les romans de Jean-Jacques Pelletier sont toujours salués avec enthousiasme par les commentateurs. Et pourquoi cela ? C'est que la démarche de l'auteur se situe bien au delà du suspense conventionnel.

L'entreprise de Jean-Jacques Pelletier vise à montrer la dépossession des humains de leur humanité, il illustre l'idée qui veut que l'homme soit un loup pour l'homme. Le premier tome portait sur les violences faites au corps, sur la réification du corps humain, l'utilisation du corps comme instrument de domination. On débutait avec ce qui touche l'humain au plus près. Le second tome porte sur l'argent comme outil de domination et d'exercice du pouvoir. On retrouve les personnages de l'univers de Jean-Jacques Pelletier : Hurt, l'agent secret aux multiples personnalités, les Jones, motards zens, Chamane, le jeune hacker, et F, la directrice de l'Institut ; une véritable organisation mondiale dédiée à la lutte contre la fédération mondiale des forces criminelles sous le chapeau du Consortium. Il ne faut pas croire pour autant que Pelletier développe dans ses romans une vision manichéenne du monde. Son entreprise est beaucoup plus complexe et profonde.

Jean-Jacques Pelletier situe ici-même au Québec un univers en voie de mondialisation. Dans ce roman, la Caisse de dépôt et de placement du Québec est au centre d'un vaste complot de blanchiment d'argent. Le récit est à toutes fins

Avec *Le Tueur aveugle*,
MARGARET ATWOOD
porte l'art de raconter une histoire
à de nouveaux sommets.



Dans ce roman,
le lecteur est
à la fois ébloui par
l'histoire racontée,
l'élégance du style
et l'habileté de
la construction.

Le Tueur aveugle
a reçu le prestigieux
Booker Prize et est
en cours de parution
dans quarante pays.

Robert Laffont



pratiques un dictionnaire de la fraude financière et la trilogie dans son ensemble, une encyclopédie de la manipulation des individus.

Un seul volume aurait cependant suffi à une intrigue qui aurait gagné à être resserrée. Les vues encyclopédiques s'accordent peu avec l'entreprise romanesque. Reste que c'est tout de même un phénomène au Québec, un auteur de fiction qui construit en si peu de temps une œuvre si foisonnante et abondante. Malgré les longueurs de ce dernier récit, j'attends avec impatience la suite de l'apocalypse. Je me suis laissé dire que Jean-Jacques Pelletier mijotait, au delà de la présente série, d'autres projets tout aussi excitants, d'autres commentaires sous forme de roman philosophique sur le monde de notre temps. Si vous connaissez Jean-Jacques Pelletier, sautez sur son dernier rejeton et si vous ne le connaissez pas déjà, découvrez depuis le début cet ambitieux et fascinant univers.

Robert Beauregard

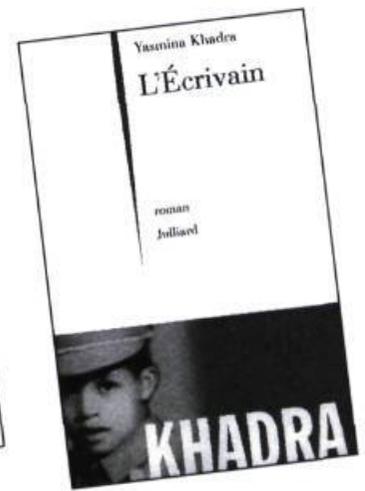
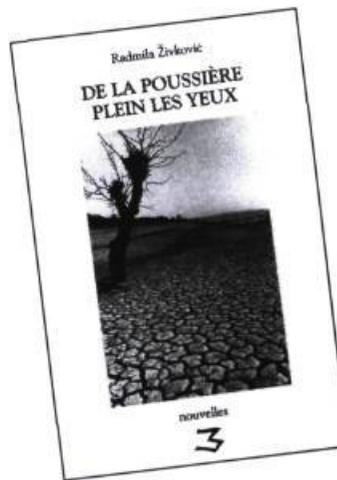
Radmila Zivkovic
DE LA POUSSIÈRE PLEIN LES YEUX
Trois, Montréal, 2001,
115 p. ; 20 \$

Premier recueil de nouvelles d'une jeune auteure née en Yougoslavie en 1972, et vivant au Québec depuis bientôt cinq ans, *De la poussière plein les yeux* frappe d'emblée le lecteur par son propos, son ton, son rythme, bref par ce qu'il est convenu d'appeler une voix. Une voix

qui cherche à dire l'indicible, à cerner le contour des choses qui sont par essence fuyantes, trompeuses, quand elles ne sont pas tout simplement hostiles. Une voix tantôt railleuse, mais le plus souvent sombre et accusatrice devant ce qu'il faut bien appeler la bêtise humaine.

Sera-t-on dès lors surpris d'apprendre que le recueil s'ouvre sur ces mots : « Et puis, rien. » Court texte qui parle davantage de doute, de méprise, d'espoir, de déception, du vide quotidien auquel les personnages de ce recueil sont confrontés. Tout est menaçant dans cet univers où rôde le mal, souvent sous la forme d'une bête aux yeux noirs, où le ciel vous regarde d'un œil accusateur, comme dans la nouvelle « Une journée presque ordinaire », chronique d'un suicide annoncé, dans laquelle le personnage, confronté à ses silences, à ses peurs, à l'ordinaire d'une vie dépouillée de sens, ne trouve plus le sommeil. Plusieurs textes oscillent entre la volonté de dire et le désir d'oublier, donnant au recueil sa tension dramatique que le protagoniste de la nouvelle « Le répondeur » résume ainsi : « Dans mon appartement, dans ma liberté, je me suis permis d'oublier leurs mots. C'est ce qu'il y a de meilleur dans la vie : la possibilité d'oublier tous les mots. »

Ailleurs, la disparition menace les personnages : « Dans cette fenêtre tout disparaît. Les lumières, les maisons, les gens, leurs visages. Tout. Nous allons loin et plus loin et regardons leurs disparitions. » Mais aussi loin qu'ils puissent aller, jamais ils



n'échappent à la menace sourde qui les guette, les traque jusque dans leurs silences, leurs rêves. Alors que les hommes tentent maladroitement d'assumer leur masculinité, versant le plus souvent dans une méchanceté aveugle, les femmes sont prisonnières d'images qui les confinent à des rôles appris de mère en fille, qui les enrôlent malgré elles dans la servitude.

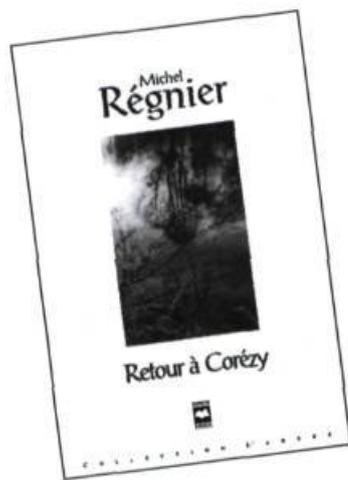
Tout n'est pas noir dans ce recueil, mais rien n'est anodin. Sa lecture terminée, on en retient la tessiture du silence, le mouvement interne qui oscille entre la révolte et la résignation, entre la candeur et la lucidité. Un premier recueil à la fois troublant et émouvant.

Jean-Paul Beaumier

Yasmina Khadra
L'ÉCRIVAIN
Julliard, Paris, 2001,
240 p. ; 39,95 \$

L'écrivain a enfin révélé son identité, la vraie... Yasmina Khadra a écrit six livres dont trois polars couronnés de succès (*Morituri* en tête) avant de divulguer dans ce dernier roman autobiographique le patronyme phagocyté : de son vrai nom Mohamed Moulessehou, notre écrivain, inquiété peut-être par la schizophrénie,

était en vérité... officier dans l'armée algérienne ! L'emploi d'un pseudonyme n'avait servi qu'à passer outre les consignes d'une circulaire contraignant les militaires à soumettre à une commission tout texte destiné à la publication. Les deux prénoms inutilisés de l'épouse, Yasmina et Khadra, faisaient l'affaire ; une épouse dont Moulessehoul-Khadra aime à citer les paroles sous lesquelles affleurent une certaine aspiration à l'immortalité éditoriale : « tu m'as donné ton nom pour la vie, je te donne le mien pour la postérité ». Yasmina Khadra a depuis quitté l'armée, s'est installé au Mexique et... a conservé le nom qui l'a rendu célèbre. Un faux nom qui inaugure une vraie vie, annonce Khadra, la vraie vie que nous raconte *L'écrivain*, jure Moulessehoul. Né en 1955, il intégra l'école des cadets d'El Méchouar à l'âge de neuf ans, avant d'embrasser tout naturellement la carrière des armes qu'il quitte pour laisser libre cours à sa vocation d'écrivain : « l'armée est incompatible avec la vocation d'écrire » ; certains exemples le contredisent mais la chose est peut-être plus vraie en Algérie qu'ailleurs, par les temps qui courent. Il quitte néanmoins l'institution militaire sans rancune : « l'armée m'a



élevé, je l'ai servie, avec dignité et courage ». *L'écrivain* relate ainsi en grande partie l'univers des casernes, les amitiés, les petites vexations, l'amertume née de la pratique non désirée d'un métier (« J'ai toujours refusé la violence ») et la contiguïté. Mais des exécutions sommaires, des accusations portées contre l'armée d'avoir laissé égorger des civils et abandonné des villages aux mains des islamistes, rien.

Malgré un style aisé, au verbe rugueux et aux adjectifs irrités, le livre ne parvient pas à gagner totalement l'adhésion du lecteur.

Armelle Datin

Michel Régner
RETOUR À CORÉZY
Hurtubise HMH, Montréal,
2001, 238 p. ; 22,50 \$

À peine un an après la publication de son roman *L'oreille gauche* et de *L'œil et le cœur*, livre témoignage sur ses années de cinéaste documentariste, Michel Régner nous revient avec *Retour à Corézy*. Après le Japon et le Tiers-Monde dévasté, voici un retour au pays natal dans cette France provinciale qu'il a quittée à vingt ans.

À Corézy, quelques années après l'Occupation allemande, les fantômes traînent toujours. Surtout ceux dont

on préfère taire le nom. Celui d'Hélène frappe l'imagination de sa nièce Marie-Pierre et de son inséparable amie, Jeanne. Les années passent et Marie-Pierre, comme sa tante, décide de suivre un chemin exigeant : elle devient infirmière pour différents organismes œuvrant dans des pays en développement. Entre le Honduras, le Cambodge, le Rwanda, la Bosnie, entre les catastrophes naturelles et la folie humaine, Marie-Pierre perdra son mari et ses illusions, connaîtra la honte et le désespoir de femmes violées et torturées devant leur propre famille, la mort de milliers d'enfants, les manigances politiques sordides et sa propre maladie qui lui enlève un sein. De son côté, Jeanne, mère célibataire à seize ans, restera au village natal et, armée d'un courage tranquille, mènera une vie en apparence plus banale. Autour des deux amies, au fil des ans, gravitent plusieurs personnages. Les deux amies ne se perdront jamais de vue et se retrouveront, à chaque retour de Marie-Pierre, dans ce même lieu où s'échangent les confidences depuis l'enfance.

Roman de la nostalgie ? Hommage à ces lignées d'artisans dont il est lui-même un héritier ? Plaidoyer contre la folie humaine et la condition du tiers-monde manipulée par les pays industrialisés ? Peut-être, mais *Retour à Corézy* se lit avant tout comme la chronique de ces êtres qui, petit à petit, au bout du monde ou au coin de leur rue, tentent de faire du monde un lieu où on peut encore vivre, tout simplement. Et si certains lecteurs pourront trouver un côté un petit peu trop fleur bleue aux amours des uns et des autres, la description de ces campagnes françaises est à déguster lentement.

Linda Amyot

LE LOUP DE GOUTTIÈRE

P O É S I E

	<p>LES PETITS ESPACES Jacques Garneau 9,95 \$</p>	
	<p>SPECTRES ET CONFITURES Chantal English 9,95 \$</p>	
	<p>PASTELS FAUVES Simon Dumas 9,95 \$</p>	
	<p>L'ÉTREINTE DES OISEAUX Gabriel Lalonde 12,95 \$</p>	

NOUVELLES

	<p>NEUF SILENCES DANS LE BRUISSEMENT DES FEUILLES Guy Van Wallegghem 22,95 \$</p>
<p>NEUF SILENCES DANS LE BRUISSEMENT DES FEUILLES</p>	<p>L'ENFANT QUI TISSAIT DES TAPIS DES TAPIS Sylvie Nicolas LE FAISEUR D'IMAGES Jean Deronzier LOUP-CARAMEL Rollande Boivin MON CHEVAL DE PAPIER Brigitte Beaudoin UN NUAGE DANS LA POCHE Claudine Vézina 1, 2, 3... EN SCÈNE! Hélène de Blois • Dominique Marier • François Nobert</p>

347, rue Saint-Paul, Québec G1K 3X1
Tél. : (418) 694-2224 Téléc. : (418) 694-2225
loupout@videotron.ca

Diane Giguère
UN DIEU FANTÔME
 Trois, Laval, 2001,
 85 p. ; 20 \$

Le recueil présente trois textes, trois histoires où l'imagination s'évade hors du réel, où les mots parlent de mystère, de peur et de fantômes. L'écriture est soignée et les descriptions sont très imagées. S'agit-il réellement d'un « Dieu fantôme » ou d'esprits malins qui égarent ceux qui les suivent sans méfiance ?

Les deux premiers textes sont plus courts, l'un nous parle d'une naine et de sa servante qui vivent dans un hôtel désert, l'autre d'une femme débarquée à la gare qui ne sait plus qui elle est ni d'où elle vient. Le troisième est le plus intéressant, et est mieux bâti ; c'est aussi le plus facile à saisir. La compréhension d'un texte fantastique n'est pas toujours chose aisée ! Le titre : « La maison de Rose Madame ». À l'étage, une chambre fermée à clef ; la mère d'Adeline s'en est enfuie quand celle-ci avait un mois. Dix ans plus tard, dans le froid, une femme pauvrement vêtue frappe à la porte, mais personne ne veut ouvrir. Tôt le matin, Adeline se faufile souvent en cachette et entre dans la chambre, malgré l'interdit de Rose Madame. Un certain matin, elle y trouve une souris couchée à terre, une morsure sévère au flanc. Assise dans un coin du salon, la fillette pleure la mort de la souris ! Retournée dans la chambre, elle est surprise par Rose Madame qui s'y est cachée : pourquoi es-tu montée ici ? Ta mère est morte ; son

fantôme me l'a dit ! Elle lit pour l'enfant une lettre que la défunte lui a laissée, mais saute certaines phrases, entre autres : je pars seule mais tu diras à l'enfant que je reviendrai la chercher ... Rose Madame et ses trois filles seront finalement ruinées ; une vengeance de la morte ?

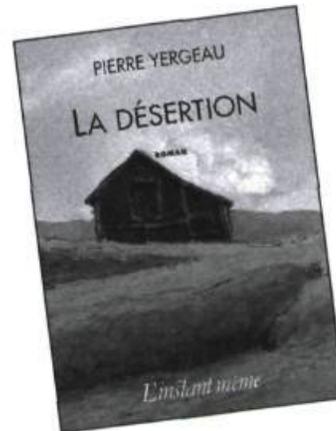
Avis aux amateurs ! Si vous aimez les textes fantastiques, si vous vous laissez entraîner sans méfiance par des esprits malins, si vous parlez facilement avec les morts, vous êtes sans doute prêts à accompagner ici Diane Giguère.

Monique Grégoire

Pierre Yergeau
LA DÉSERTION
 L'instant même, Québec,
 2001, 199 p. ; 24,95 \$

Sur le plan strictement anecdotique, *La désertion*, de Pierre Yergeau, évoque la vie à la fois banale et étonnante de Michelle-Anne Hanse, dite Mie, fille d'un trapéziste et d'une chanteuse de club, élevée par sa grand-mère dans un camp de bûcherons des environs de Senneterre, puis recueillie par un restaurateur chinois de Val d'Or. Michelle épousera un certain Jean Marlo, beau garçon s'il en est un, mais aussi ivrogne que peu fiable. Elle aura six enfants, deviendra veuve et finira sa vie à Laval-des-Rapides, dans un immeuble réservé aux personnes âgées.

On l'aura deviné, la force du roman ne réside pas tant dans la nature de son propos que dans la manière dont son contenu est présenté. Les descriptions, par exemple, sont tout à fait somptueuses,



parcourt un peu à la manière d'un album de photos, procédé qui rend très bien le caractère fragmenté de la mémoire. Compte tenu du travail sur le temps, le destin, l'instant et le souvenir que représente *La désertion*, il est dommage que sa lecture ne s'avère pas plus captivante.

Louise Villemaire

Gaétan Soucy
CATOBLÉPAS
 Boréal, Montréal, 2001,
 100 p. ; 14,95 \$

Depuis la parution en 1998 de *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, Gaétan Soucy se passe de présentation. Aussi, le succès de son roman, traduit en plusieurs langues, a-t-il suscité des attentes considérables lorsqu'on annonça que sa première pièce de théâtre, alors en chantier, serait créée au printemps 2001. Gaétan Soucy qui, de son propre aveu, s'est longtemps méfié du théâtre à cause du sort fait au texte par certains artisans de la scène, a révisé sa position, grâce à la complicité du metteur en scène Denis Marleau, créateur de *Catoblépas*. La pièce est dense et peut très bien se suffire à elle-même. Du genre dramatique, le texte de Gaétan Soucy retient les dialogues, faits de récits, souvent longs, et les didascalies, aussi rares que les gestes qu'elles commandent chez les deux personnages représentés. La religieuse et la mère, Alice, font le récit de leur histoire en rapport avec le personnage central, Robert qui, lui, tout comme les autres personnages, n'est que cité, jamais représenté sur scène. Il s'agit d'une histoire racontée par deux voix, plutôt que d'une action représentée, évoquant un espace psychique plus qu'un lieu physique et davantage à la

portée du lecteur que du spectateur, me semble-t-il, encore que je n'aie pas vu la représentation, à l'affiche à Paris à l'automne 2001, après Ottawa, Montréal et Québec.

Sur scène, deux femmes qui se disputent la *propriété* de Robert, l'un des jumeaux nés vingt ans auparavant, à la fin de *La petite fille...* La religieuse qui s'est occupée de l'enfant-monstre depuis qu'on l'a retiré à sa mère à la naissance, l'a isolé et maintenu dans la dépendance, pour lui épargner la souffrance, dira-t-elle. Tombée en disgrâce, elle est prête à tout pour redevenir la *niouniou* préférée. Quant à Alice, sa mère, elle a pu enfin retrouver sa trace après vingt ans d'internement dans un hôpital psychiatrique ; elle veut le reprendre maintenant, pour son bien, dira-t-elle à son tour. Le récit de chacune dévoile la monstruosité tant de la religieuse, véritable mante, que de la mère qui laisse craindre le pire, elle qui n'a pas hésité à étouffer la jumelle de Robert

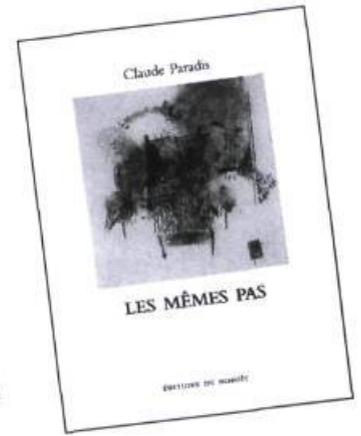
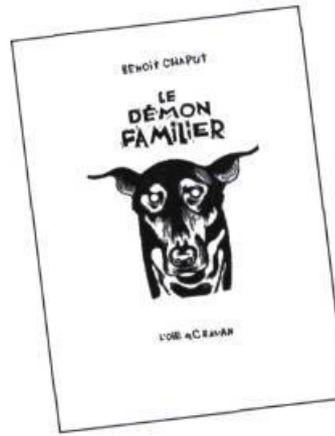
pour l'empêcher de souffrir. Le thème de la pièce donne à réfléchir sur le mal fait aux enfants, pour les protéger, croit-on.

Vraiment, le monstre évoqué par le nom de l'animal légendaire au long cou dont la tête traînait à terre, le catoblépas, prend plus d'un visage dans ce texte symbolique.

Pierrette Boivin

Benoît Chaput
LE DÉMON FAMILIER
L'Oie de Cravan, Montréal,
2001, 79 p. ; 12 \$

Voilà maintenant dix ans que Benoît Chaput élève cet étrange volatile qu'est L'Oie de Cravan. Publiant lui-même de façon très parcimonieuse, il resurgit ici avec un troisième livre où se laisse absorber tout ce qui fait le charme de sa petite maison d'édition. Précision, humour, dérision, insolite et mélancolie, jamais ce verbe ne sonne gratuit malgré son allergie au sérieux. Comme le



suggère la vieille photographie de l'auteur avec son gros chien noir, Benoît Chaput dut être un enfant grave et insolite, tout en préfigurant l'adulte insolent qu'il est devenu. Tendre et railleur, il nous présente ici son journal spirituel, dans une suite de poèmes apparemment très autonomes mais reliés par leur convergence vers l'irruption de ce démon intérieur multiforme : douleur sourde, sentiment de l'irréparable, vengeance irréalisable envers le gris de la vie, le poète filtre tout cela pour devenir un chien de garde qui retiendra sa capacité à la morsure. Ainsi, apolitique, il veille à conserver dans son langage une parcelle de ce que l'enfant, de concert avec sa ville,

s'appliquait déjà à perdre. En pure perte ? : « et le rire des moments enterrés / le langage sans doute / inventé pour cacher » ; rien n'est moins sûr puisque l'imprévisible demeure au menu dans cette œuvre spontanée, proche de celle de Guillaume Apollinaire. Une poésie « que l'on doit boire les yeux fermés », comme le dit Roland Giguère dans l'inséré, sorte d'absinthe ou de gentiane dont la saveur permet de répertorier le paysage de toute une vie. Comme toujours la facture du livre est des plus ravissantes, et si quelques rares textes sont moins intenses que d'autres, on sent l'incarnation sans compromis d'un homme-spectre vite familier à

CRÉATEURS, ARTISTES, ÉCRIVAINS, PENSEURS, ÉDITEURS,
TOUS GAGNENT AUX ÉCHANGES QUE NOUS DÉVELOPPONS AVEC D'AUTRE PAYS.

Relations
internationales

Québec 

ON PRÉPARE L'AVENIR

w w w . m r i . g o u v . q c . c a

l'oreille. Dans une syntaxe simple mais alerte, les vers de ce *daimon* socratique défilent avec aisance, nous faisant espérer une production plus soutenue, bien qu'il ne faille pas forcer l'oracle ni le désabuser davantage.

Thierry Bissonnette

Claude Paradis
LES MÊMES PAS
Le Noroît, Montréal, 2001,
81 p. ; 17,95 \$

Claude Paradis est, comme René Char avant lui, un poète du matinal, captant l'aurore du sens dans toute sa fragilité, son trouble mystère, son inachèvement. Un poète de l'ombre aussi, dans des contrées maintes fois arpentées par Jacques Brault. « J'ai habité le monde et l'ai déserté / Je lève les yeux et je vois la ville en miettes », nous dit maintenant Claude Paradis, avec cette révolte pensive qu'il raffine depuis *Stérile Amérique* et *Le silence de la terre*. Empreinte d'humilité, cette poésie nous dit qu'« On recommence sans jamais achever / le dessin de son ombre / au bas des murs », méthode pour conjurer l'ennui, trouver la force de remplir cet espace que

l'esprit néglige parfois entre la mort et nous. Dans sa forme comme dans sa thématique, ce recueil poursuit des avenues identifiables à la lignée du Noroît : liminaire suivi de courtes suites (dont une éponyme) réunis par une forte cohérence, l'ensemble est un travail de deuil (celui du père) au travers duquel la conscience retrouve la force de s'extirper de son absence de motif. Si cela comporte peu d'innovation, il reste qu'on est en présence d'une voix, la *même*, qui se différencie tranquillement de soi pour accomplir quelques pas supplémentaires. Non sans des rencontres rappelant la circularité du processus : « Des poèmes attisent une lueur en mes yeux / lune retrouvée / Le visage de Marie Uguay m'accompagne ». Bien qu'offrant peut-être le précipité le plus dense de l'auteur jusqu'à maintenant, *Les mêmes pas* signale l'heure d'une renaissance, partielle bien sûr, dont on attend patiemment la trace, l'ombre portée, par le biais du poème en prose exploré dans le recueil précédent : « Je m'imagine enfin / à la dernière page du livre / comme à l'extrémité de quelque chose ».

Thierry Bissonnette

Hector de
Saint-Denys Garneau
POÈMES ET PROSES
(1925-1940)
De l'Outarde, Montréal,
2001, 421 p. ; 19,95 \$

Selon des critères de sélection dont elle ne révèle pas le secret, Gisèle Huot a rassemblé ici, dans l'ordre chronologique de leur composition, 77 poèmes et 114 écrits ou extraits d'écrits en prose, dont cinq inédits. Le tout est accompagné de notes, d'une bibliographie, d'une chronologie, d'une postface et d'un double index (« bibliographique » et « général »). On y retrouve également neuf pages d'illustrations, composées principalement de photos, dont plusieurs publiées pour la première fois.

Ce livre a certes le mérite de mettre en circulation, à prix abordable, des textes d'un auteur incontournable de la littérature québécoise. Les œuvres présentées sont toutefois de qualité parfois un peu douteuse. Si « Accompagnement » est un poème canonique – et Hector de Saint-Denys Garneau le juge lui-même à bon droit comme l'une de ses pièces « originale[s] » –, il faut bien

admettre que des écrits comme « Nous ne sommes pas » ne rehaussent pas la valeur de son œuvre poétique, bien que le texte ait été retenu par son auteur dans *Regards et jeux dans l'espace* (1937). De même, s'ils nous renvoient l'image bien connue d'un homme s'interrogeant sur le sens de la vie, la beauté, la vérité, le bonheur, Dieu, l'art (littéraire, pictural), quelques-uns des textes de prose, tels « Le goût », sont assez primaires et ne sont que des amorces de questionnement intérieur plutôt que des réflexions mûries et achevées. En revanche, précisément à cause de cette inégalité qualitative, les *Poèmes et proses* choisis par Gisèle Huot donnent une idée globale somme toute assez complète d'un homme et d'une œuvre que la mort est venue interrompre brutalement, à 31 ans, en 1943.

Le lecteur plus patient attendra la suite de la vaste édition critique que Gisèle Huot elle-même a entreprise en 1995 avec la publication chez Fides des *Œuvres en prose* de Saint-Denys Garneau : ce fort volume de près de 1300 pages forme le deuxième tome d'un triptyque, dans lequel le premier

Lire
pour faire durer l'instant

Gilles PELLERIN
La mèche courte
Le français, la culture et la littérature
Essai, 141 pages ; 19,95 \$

Baptiste MORGAN
Mon voisin, c'est quelqu'un
Roman, 142 pages ; 16,95 \$

À PARAÎTRE :

Marie Claude MALENFANT
Nouvelles mémoires
Nouvelles, 113 pages ; 14,95 \$

Louis JOLICŒUR
Le Siège du Maure
Lettre à mon père
Récit, 125 pages ; 16,95 \$

NOUVELLES • ROMANS • ESSAIS

sera dévolu à la poésie et le troisième, à la correspondance. Espérons que la chercheuse retournera à son premier éditeur, qui saura débarrasser les publications à venir des scories du livre actuel : les éditions de l'Outarde ne les multiplient sans doute pas de manière outrancière, mais certaines sont particulièrement voyantes. En page 367, on lit par exemple : « C'est alors que qu'il investit [...] », et les guillemets ouvrants qui suivent ce début de phrase incongru se referment sur des guillemets... ouvrants !

Jean-Guy Hudon

Yves Beauchemin
UNE NUIT À L'HÔTEL
Québec Amérique,
Montréal, 2001,
168 p. ; 17,95 \$

Ce recueil de nouvelles serait sans doute passé inaperçu si ce n'était des quelques grands romans qui ont établi la réputation de son auteur. En effet, un peu de tout dans cette réunion de textes s'échelonnant de 1982 à 2000 : un récit policier un peu lourd dont on imagine l'intention parodique ; la nuit d'épouvante d'un jeune couple dans les forêts d'Abitibi ; la ferveur de toute une génération pour le cinéma d'Ingmar Bergman, ici délicieusement récompensée par une aventure amoureuse, sans oublier les surprenants instantanés montréalais qui viennent souligner l'attachement de l'auteur à sa ville.

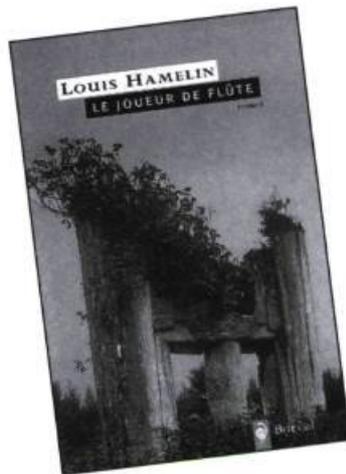
Comme il convient de voir ce nouveau livre dans la perspective de ceux qu'il a déjà publiés, il faut souligner

l'habileté d'Yves Beauchemin à construire une histoire à partir de détails de la vie quotidienne et à situer l'action précisément dans tel quartier ou dans telle rue de Montréal. En un sens, on retrouve dans ces courts récits l'évocation vivante de nos propres expériences. C'est ce qui rend attachante malgré tout cette nouvelle expérience littéraire de l'auteur du *Matou*.

Jean-Claude Dussault

Normand de Bellefeuille
UN VISAGE POUR COMMENCER
Écrits des Forges,
Trois-Rivières, 2001,
112 p. ; 10 \$

Après la bouffée d'air frais que *La marche de l'aveugle sans son chien* représentait pour Normand de Bellefeuille en 1999, c'est avec intérêt qu'on voudra consulter cette nouvelle suite de poèmes. Sans déception aucune, puisque la dextérité rythmique du précédent ouvrage est toujours au rendez-vous, alors que l'auteur approfondit l'équilibre entre cérébralité et lyrisme qui distingue ses derniers livres de ses œuvres plus anciennes. À partir d'un jeu de répétitions qui pourra agacer si on n'y perçoit le dynamisme musical, on assiste à un tissage à la fois franc et énigmatique, texte à prendre dans tous les sens et de toutes les manières, où le langage s'interpose comme un personnage supplémentaire entre celui qui parle et la jeune fille à laquelle il s'adresse : « prendre les lèvres / du visage / les dents et les



tion, égrenant la révélation de ce qui, peut-être, n'a finalement pas eu lieu. Arbitraire et narcissique, la parole n'en révèle pas moins sa nécessité généreuse : « Je vais prendre un visage / qui me laisse libre de penser le contraire / du visage / libre / de mentir d'une seule main ». D'autre part, l'obsession du poète pour la numération – après une suite initiale de 30 poèmes, une seconde partie se déroule en cinq chapitres de 12 textes – ne gêne pas pour autant le naturel du discours. Ce qui laisse à penser que le synthèse du crâne et du cœur appelée par Normand de Bellefeuille dans un essai récent (*Lancers légers*) se réalise dans ce recueil. Certainement une des œuvres les plus vives encore parmi les poètes de cette génération.

Thierry Bissonnette

Claude Paiement
L'AHURISSANT VERTIGE DE M. MAELSTRÖM
Lanctôt, Outremont, 2001,
162 p. ; 16,95 \$

Monsieur Maelström, c'est un vieillard en décrépitude, ex grand acteur de théâtre, ruiné en santé comme en fortune, qui refuse l'évidence de sa fin prochaine.

Il lui reste sa fille, qui vient lui faire une injection par jour. Elle l'a fait déclarer inapte et il lui en veut. Il croit qu'elle l'empoisonne petit à petit pour toucher son héritage (des dettes...). Puis, il y a avec lui son fidèle secrétaire, un larbin aux belles manières, totalement dénué d'initiative et de conversation mais dévoué jusqu'aux limites de la niaiserie.

Tout au long de la pièce, Monsieur Maelström essaiera de trouver, à l'aide de son secrétaire, le remède miracle, le docteur miracle, la solution miracle aux maux divers

gencives / les yeux, tout le globe / puis le nez et tous ses habitants // je vais prendre ton visage / pour commencer. » Entre un sentiment faussement léger et une corrida sexuelle à peine dissimulée, Normand de Bellefeuille s'amuse à confondre le spectateur, louvoyant du bonheur à la décep-

et de plus en plus nombreux qui font de lui un mort en puissance.

Il fera mander un avocat, se présentera comme une victime et exigera de l'homme de loi qu'il trouve un coupable, un responsable dans cette histoire absurde. Les **médecins? Le gouvernement? Dieu lui-même?** Il faut bien que quelqu'un soit poursuivi! L'unique Maelström, dans toute son arrogance, refuse que sa mort soit un acte gratuit pour lequel personne ne paiera.

Une pièce drôle, folle, grotesque, absurde. Un homme incroyablement détestable et désemparé. Un thème intarissable. Des vérités incontournables et une fin... inéluctable.

Le texte est soigné et de lecture très agréable, de par l'humour et la tournure littéraire.

L'ahurissant vertige de M. Maelström fait partie d'une trilogie fraîchement parue chez Lanctôt, dans la collection « Humour », pour l'École nationale de l'humour.

Les deux autres titres de Monsieur Paiement, *La flotte de la reine* et *Le petit cirque de Barbarie*, traitent également de l'existence, du sens qu'on s'acharne à vouloir lui donner, et à raison...

Réjeanne Larouche

Louis Hamelin
LE JOUEUR DE FLÛTE
Boréal, Montréal, 2001,
225 p. ; 22,95 \$

Ti-Luc Blouin, 25 ans, raconte dans les grandes lignes son histoire, de sa conception dans une commune de l'Ouest canadien à sa rupture avec Marie qui lui reproche son manque de caractère, en passant par son enfance en Gaspésie et son emploi précaire d'écologiste à Montréal. Un soir, il prend la

décision inopinée de partir dans l'Ouest à la recherche du père qu'il n'a jamais vu et qui ignore jusqu'à son existence. Son point de chute est l'île Mere, convoitée par une puissante compagnie forestière pour sa forêt vierge. Des protestataires et marginaux de tout acabit occupent l'endroit, pour la plupart d'anciens hippies et bohèmes recyclés en manifestants écologistes. De la génération de son père, ils sont susceptibles d'avoir connu Foward Fuse, l'auteur fétiche de la contre-culture des années 1960, ce grand enjôleur, tel le joueur de flûte de la légende, l'inventeur du *fucking writing*, exercice auquel s'était prêtée une jeune Québécoise, Janine, devenue ainsi enceinte de Ti-Luc. Sa quête l'amène à pénétrer leurs rangs. Ti-Luc raconte ce qu'il voit, sans commenter. Cernés par son regard, ces utopistes d'hier n'apparaissent ni sympathiques ni le contraire, tout simplement détraqués et plus contestataires par habitude que véritablement engagés dans une cause. Sombre constat d'échec que la compagnie de Mister Big, alias Foward Fuse, résume ainsi : « La vérité, c'est qu'on s'est plantés partout. » Il faut dire qu'Irene est le seul personnage de cette faune bigarrée qui soit encore lucide.

À la fin de sa quête, Ti-Luc deviendra Luc. Qu'est-ce qui a favorisé le passage? Où s'en-va-t-il, nu, portant le chimpanzé Bismégiste? La situation finale laisse le lecteur sur des pistes embrumées qu'une étude des légendes et de l'entrelacs de symboles auxquels Louis Hamelin fait référence devrait éclaircir. En le refermant, on se demande pourquoi *Le joueur de flûte*, au ton ironique et à la thématique potentiellement explosive, n'arrive ni à choquer, ni à emporter l'adhésion.

**VOTRE PLAISIR DE LIRE :
NOTRE PLAISIR D'ÉDITER !**

Vente d'Ouest

CAMILLE BOUCHI

L'éphémère (roman)

C. Fugère se cache loin de la lumière, espérant semer son bourreau qui le pourchasse comme une « ombre ».

Que faire et où aller quand tout refuge vous est interdit et que même « le droit d'asile ne s'applique pas à votre cas » ?

15,95 \$ 98 pages
ISBN 2-89537-043-5



ANNE-MICHÈLE LÉVESQUE

Rumeurs et marées (roman)

Dans un village fantôme de la Côte-Nord, la plus belle de toutes les maisons « raconte fidèlement ce qui est arrivé ». Elle a tout entendu : rumeurs, racontars et vérités.

Ironique et tendre, l'histoire d'un village côtier dont on suivra l'aventure, grande ou petite, des habitants.

18,95 \$ 166 pages
ISBN 2-89537-040-0



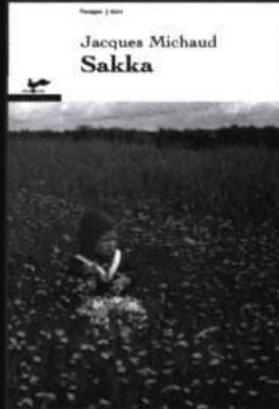
JACQUES MICHAUD

Sakka (récits)

En inuktitut, Sakka désigne l'horizon, c'est-à-dire « le côté visible de ce qui est caché ».

Quinze petits récits qui racontent des épisodes de la vie de Jéal, ce personnage au centre des différentes intrigues qui cherche à saisir la « face cachée des choses ».

15,95 \$ 108 pages
ISBN 2-89537-038-9





Recherche d'un effet-miroir, peut-être : miroir du désenchantement où s'enlise la génération qui a cru pouvoir changer le monde et du désœuvrement de ses rejets. Peut-être...

Pierrette Boivin

Alain Robbe-Grillet
LA REPRISE
Minuit, Paris, 2001,
253 p. ; 27,95 \$

Alain Robbe-Grillet n'avait pas publié de roman proprement dit depuis vingt ans, si l'on exclut les trois volumes d'autobiographie romanesque qu'il avait fait paraître entre 1985 et 1994. Dans cette perspective peut-être, le nouveau roman de l'auteur presque octogénaire se donne à lire comme une sorte de testament littéraire. D'autant plus que *La reprise* contient la majorité des thèmes des romans précédents de l'auteur, auxquels par ailleurs il fait délibérément allusion, me semble-t-il, que ce soit par le choix du vocabulaire ou par la description d'une situation (*Les gommes*, en particulier). Jusqu'à l'histoire de *La reprise* – histoire d'un

parricide en 1949 – qui paraît nous ramener au premier roman de l'auteur (*Un régicide*, qui date de 1949), comme si elle invitait le lecteur à se rappeler, avec l'auteur, le parcours d'une des œuvres les plus importantes de la deuxième moitié du XX^e siècle.

Il s'agit donc d'un roman particulièrement ambitieux, qui ne peut pas mieux porter son titre, non seulement du reste parce qu'il est la reprise de l'ensemble de l'œuvre, mais parce que le motif de la reprise structure l'écriture même de chacun des romans d'Alain Robbe-Grillet. D'autre part, si « reprise » il y a, c'est aussi parce que, inévitablement, tout roman (pas seulement ceux d'Alain Robbe-Grillet) raconte à sa façon essentiellement une seule et même chose : l'histoire de « cette famille maudite » de Thèbes, « une rivalité féroce à caractère ouvertement œdipien ». Vers la fin de *La reprise*, le principal narrateur comprend que « les anciens mots toujours déjà prononcés se répètent, racontant toujours la même vieille histoire de siècle en siècle, reprise une

fois de plus, et toujours nouvelle [...] ». De main de maître, Alain Robbe-Grillet se lance une fois de plus dans cette histoire compliquée, qu'il transpose à Berlin en 1949 durant l'occupation alliée, où la mission d'Henri Robin, agent secret, prend la forme personnelle d'une quête identitaire qui le conduit au bord de la folie. Le roman, qui fait savamment alterner les voix narratives, reproduit le mouvement même de cette folie. La réussite est complète sur tous les plans.

François Ouellet

Zadie Smith
SOURIRES DE LOUP
Trad. de l'anglais
par Claude Demanueli,
Gallimard, Paris, 2001,
542 p. ; 32,95 \$

« Une Shirley McLaine de la plume, une danseuse à claquettes de dix ans, avide de montrer son talent aux parents et amis. » C'est la comparaison acidulée que faisait un critique britannique à propos du spectaculaire premier roman de Zadie Smith, *White teeth* (titre faiblement rendu en français par *Sourires de loup*). Quand la plupart de ses collègues – dont Salman Rushie – s'enthousiasmaient du talent précoce de l'écrivaine d'à peine 25 ans, il trouvait, lui,

que la demoiselle en faisait un peu trop. Il s'est avéré que ce critique mal embouché n'était autre que... Zadie Smith elle-même. Façon de désarmer les grognons qu'agaceraient tant d'intelligence et de virtuosité chez une si jeune femme ?

Il est vrai qu'il y en a pour tout le monde dans *Sourires de loup*. Ce qui est remarquable, c'est qu'au contraire de tant de jeunes auteurs incertains qui commencent leur œuvre en parlant d'eux-mêmes, Zadie Smith n'a pas eu peur de créer un monde, une petite société très métissée (à l'image de Zadie Smith elle-même, de mère jamaïcaine). Le livre suit la vie de deux familles du nord de Londres sur une période de vingt-cinq ans et aborde des thèmes aussi vastes que la place de l'individu dans l'histoire, ou aussi actuels que le fondamentalisme musulman.

La saga, on le sait, est un genre où il est facile de perdre ses personnages dans le dédale des péripéties. Zadie Smith, tout en multipliant les anecdotes et les rappels historiques, maintient la densité humaine de ses créatures, confrontées à la perte des repères que vivent tous ceux qui se retrouvent plongés dans le bain du multiculturalisme. Un beau livre, malgré quelques pas de claquettes en trop.

Jean-Pierre Gosselin

L'Institut Canadien de Québec tient à souligner ^{les} 20 ans de passion littéraire du magazine Nuit blanche !

Fondé en 1848, l'Institut Canadien de Québec est un organisme culturel à but non lucratif. Sa mission est de démocratiser l'accès au savoir et aux œuvres d'imagination par un service de bibliothèque universellement accessible, et de sensibiliser le public aux arts et à la culture. L'Institut Canadien administre, pour la Ville de Québec, 12 des 28 bibliothèques publiques de la ville.

 Institut Canadien
de Québec